

Dans la Meuse, les sculpteurs creusent leur sillon

L'association Le Vent des forêts invite chaque été des artistes à créer dans les bois et les champs de la région

Art

Fresnes-au-Mont (Meuse)

La terre de Meuse a tremblé. En témoigne une faille, courte et sèche. Environ deux mètres de haut, au plus profond. Une cicatrice qui s'enfoncé et que l'on pénètre, qui engloutit les corps et s'oublie dans une clairière. En son cœur, elle se fait chair : un magma aux nuances de rosé, gris et brun léger, qui pourrait évoquer les traces laissées par la colonne vertébrale d'un dinosaure, enfoncée là, ou des fouilles d'avant-l'histoire.

Quelle puissance a engendré un tel site ? La légende évoque un combat : entre la terre et une femme, une artiste, Alexandra Engelfriet. Venue des Pays-Bas, elle est « céramiste », habituée aux vastes et plats horizons plutôt qu'à la production de vaisselle. Voilà donc ce qui se raconte dans les villages alentour. D'abord, le sol s'est creusé. Puis cette frêle silhouette s'est lancée dans un corps-à-corps avec vingt tonnes de glaise. Un film relate la performance. On y voit l'artiste balancer sans tendresse sur les parois des briques d'argile. Puis se jeter à corps perdu dans cette fosse, pour la modeler à coups de poings, frappes du genou, pressions du buste. Une danse de brute.

La lutte dura plusieurs jours. Puis le feu. Avec les villageois du coin, Alexandra Engelfriet monta un immense four au-dessus du tunnel qu'elle avait sculpté. Dix mètres de toit, plusieurs cheminées de 5 mètres de haut : le tira-

ge devait être fabuleux, des milliers de degrés atteints. Pendant une semaine, jour et nuit, les curieux se sont relayés pour que jamais ne se calme la fournaise.

Les pompiers n'ont pas quitté le site, à la fois camp romain et rite néolithique. Puis est venu le temps de la mise à jour. Sur les murs sont apparus des jeux d'émaux coralliens, où ça et là on relève la trace d'un geste, le souvenir d'un corps un peu fou. Et quand, simple visiteur, l'on pénètre dans ces entrailles, elles continuent à dire quelque chose de la cérémonie païenne qui s'y est jouée.

Une multitude de sculptures attendent, tapies dans l'ombre des sapinières ou des noisetiers

Voilà le genre de défi qu'aime à relever l'équipe du Vent des forêts, qui invite chaque été une dizaine de sculpteurs à venir créer dans les bois et les champs de la Meuse profonde, non loin de Verdun et Bar-le-Duc. Peu de structures artistiques oseraient en France accompagner les artistes dans des projets aussi peu balisés. Mais cette association bénéficie d'atouts rares : créée il y a dix-sept ans par six bourgs situés à quelques encablures de la gare TGV Meuse, elle suscite un enthousiasme sans faille chez ses habitants. A Dompcevrin, Lahaymeix, Fresnes-au-Mont, Pierrefitte-sur-



La sculptrice Alexandra Engelfriet dans un corps-à-corps avec vingt tonnes de glaise à Fresnes-au-Mont (Meuse). MORGANE RUL

Aire, Nicey-sur-Aire et Ville-devant-Belrain, on se met en quatre pour accueillir en résidence les artistes ; pour leur fournir du bois, du foin, de la ferraille, de la main-d'œuvre et de l'attention. Voilà comment,

avec un budget serré, le directeur du projet, Pascal Yonet, parvient à offrir à cette campagne aux belles méconnues de très belles œuvres in situ, souvent pérennes.

Depuis le printemps, un refuge permet même de dormir au cœur de la forêt : c'est le premier de quatre imaginatifs abris en travaux, créés par la designer Matali Crasset. Pour les aubes de septembre, on y promet le brame du cerf...

Se perdre, donc, à pied, à cheval ou en voiture, sur des dizaines d'hectares : une multitude de sculptures attendent, tapies dans l'ombre des sapinières ou des noisetiers. Ces étranges animaux, par exemple, qui surgissent dans une clairière : mi-crocodile, mi-arbre, ils ont été sculptés par Lionel Sabaté dans des souches de chênes abattus par la tempête de 1999.

« Je me suis laissé surprendre par ces formes magnifiques que l'on a déterrées, et qui sont comme

des explosions ou des oiseaux, je n'ai pas voulu les tailler », raconte le jeune artiste. Touché aussi « par la fragilité de l'aubier, cette dernière écorce qui est entre l'os, la chair et le bois, fragile », il s'est contenté d'y sculpter avec des centaines de centimes d'euro de drôles d'amphibiens, « comme si ces pièces redonnaient naissance aux arbres morts, à la croisée du végétal, de l'humain, de l'animal ».

Comme pour la plupart des artistes invités, l'expérience lui a ouvert des perspectives. « Nous sommes là pour offrir aux artistes des possibilités nouvelles, pas pour leur demander de se répéter », insiste Pascal Yonet. Il a ainsi déniché pour la jeune Marion Verboom un atelier dans la Creuse où elle a pu s'initier à la rocaïlle, cet art particulier du ciment né dans les jardins italiens. Elle y a apporté sa touche personnelle, en la pigmentant de mauves et de bleus. Sur la forêt,

elle a ainsi ouvert une fenêtre en trompe-l'œil rococo. « Travailler ici, c'est une vraie expérience, on entend les arbres chanter, c'est un univers un peu sauvage bien que sous contrôle, et cela m'a inspiré cet espace de paysage condensé, avec coraux, acanthe, feuille de chêne », confie-t-elle.

Son acolyte Julia Cottin s'est, elle, initiée à la technique de la pierre de taille. « Moi qui travaille toujours le bois, j'ai été saisie par la finesse et la lenteur exigée par la pierre. Par son temps géologique. » Au cœur d'une petite carrière, elle a fait surgir du sol des triangles de pierre, qui semblent se souvenir d'une ville enfouie, comme un fossile futuriste. Une « bibliothèque de pierre ». ■

EMMANUELLE LEQUEUX

Le Vent des forêts, autour de Fresnes-au-Mont (Meuse). Jusqu'au 30 septembre. Entrée libre. Ventdesforets.org

A Saint-Cloud, rock sérieux et pop radieuse

Savages et Belle and Sebastian ont marqué l'ouverture de Rock en Seine

Rock

D'une part quatre musiciennes, toutes vêtues de noir, qui semblent mettre un point d'honneur à ne pas lâcher un début de sourire, à ne pas céder aux attitudes « aimables » du spectacle rock – le genre « vous allez bien ? On est contentes d'être là ».

D'autre part, une bonne douzaine d'hommes et de femmes, pas vindicatifs pour un sou, arborant pour la plupart des mines sympathiques, portant tee-shirt blanc, chemise rouge, haut à rayure horizontale – bon, il y a quand même aussi pour certains du noir plus strict. Côté est du domaine national de Saint-Cloud (Hauts-de-Seine) sur la scène de la Cascade, le groupe s'appelle Savages. Côté ouest, sur la Grande Scène, c'est Belle and Sebastian.

Vendredi 23 août, l'effet de contraste d'un propos musical à l'autre aura joué à plein. C'est aussi à ce type de moments que sert un festival. Fondé en 2011 à Londres, Savages est constitué de la chanteuse Jehnny Beth, de la guitariste Gemma Thompson, de la bassiste Aysel Hassan et de la batteuse Fay Milton. Pour situer leur musique, la presse britannique parle de renouveau du post-punk (fin des

années 1970), convoque en référence les humeurs sombres de Siouxsie and the Banshees ou de Joy Division.

Pourquoi pas. On peut aussi entendre, par un traitement d'atmosphères en accélération et décélération, les dérives hallucinées vers lesquelles Jim Morrison entraînait les Doors en concert. Et une manière déclamatoire à la Patti Smith – cette dernière dans l'acceptation de ce prolongement de Morrison. Il y a de la tension chez Savages, du sérieux dans la présence scénique et une conception du rock dont serait bannie la notion de divertissement. Intense certes, mais décidément trop sérieux.

Ritournelle nerveuse

Avec Belle and Sebastian, on se retrouve dans des merveilles pop, des mélodies ravissantes, une ambiance radieuse. Le groupe, fondé à Glasgow (Ecosse) en 1996, ville dont sont aussi originaires Franz Ferdinand et The Pastels, au programme ce 23 août, tire son nom du livre *Belle et Sébastien* (1965), de Cécile Aubry, classique de la littérature pour enfants devenu feuilleton télévisé et film de Nicolas Vanier, dont la sortie est prévue pendant les fêtes de Noël. Le groupe, mené par le chan-

teur Stuart Murdoch, est à Rock en Seine en grande formation. Des cordes – violons, altos, violoncelle –, trois claviers, guitares, trompette, rythmique. En fond de scène, un visuel de la pochette de *The Third Eye Center*, recueil d'inédits et de singles de diverses périodes, qui doit paraître le 26 août.

En une douzaine de compositions, Belle and Sebastian fait le tour de son histoire phonographique – une quinzaine de singles et une dizaine d'albums –, de l'allégre *Judy Is a Dick* de *Delicat* *Judy* et de *The Dreams of Horseshoes*. Pour sa seule venue dans un festival en France, le groupe joue *Le Pastie de la bourgeoisie* – extrait, au titre bizarre, de son troisième EP en 1997 –, ritournelle nerveuse, avant l'une des plus belles chansons de son répertoire, *The Stars of Track and Field*. L'enchaînement est parfait. ■

SYLVAIN SICLIER

Rock en Seine au domaine national de Saint-Cloud. Avec Laura Mvula, Fauve, La Femme, Phoenix... samedi 24 août ; Tricky, Is Tropical, Lianne Eels, System of a Down... dimanche 25 août. Mise en vente samedi 24 et dimanche 25 de 500 places à 49 € par jour, uniquement sur le site du festival Rockenseine.com.

« Une réjouissante comédie servie par un brillant quatuor ! »
STUDIO CINÉ LIVE

LE PROCHAIN FILM
UN FILM DE RENÉ FÉRET

FREDERIC PIERROT SABRINA SEYVECOU ANTOINE CHAPPEY MARILYNE CANTO

LISA FÉRET - MARIE FÉRET - GREGORY GADEBOIS - MARC BARBÉ - RÉMY LARROSE - CHRISTOPHE ROSSIGNON
JEAN-MARIE LARRIEU SCÉNARIO RENÉ FÉRET IMAGE BENJAMIN ECHAZARRETA ET TRISTAN TORTUYAUX
SON HENRY MARLUZEL MONTAGE FABIENNE FÉRET MIXAGE HERVÉ GUYADER
MUSIQUE MARIE-JEANNE SÉRÉRO PRODUIT PAR LES FILMS ALYNE (FABIENNE ET RENÉ FÉRET)
Avec la participation du Centre National de la Cinématographie et de l'Image Animée JML DISTRIBUTION

ACTUELLEMENT AU CINÉMA Le Monde